



CULTURE/

HOUSE

Après Ousmane Sy,

l'art du rebond

Dans deux spectacles où la fluidité n'a d'égale que la technicité, les danseuses de Paradox-Sal prolongent le travail du chorégraphe qui les a formées avant de mourir brutalement fin 2020.

Par
ÈVE BEAUVALLET

Il faut imaginer des jambes aussi élastiques que les doigts d'un pianiste freejazz, et des pieds comme juchés sur de petits coussins de plumes motorisés. Sur le plateau de répétition, les danseuses ont cette manière de taquiner les masses d'air au sol, de dribbler entre appuis et suspension, qui rend l'ensemble du corps pneumatique et l'atmosphère planante. De toutes les danses de club et de rue reliées au hip-hop, la house new-yorkaise navi-

gue dans d'autres cieux. «*Le krump va chercher le beat dans les appuis, plus dans le sol, alors que la house est plus aérienne parce qu'on prend les accents dans les jambes et on cherche le contretemps.*» Donner cette illusion d'extrême fluidité des flux est, bien sûr, une tâche effroyablement technique. Alors ici, au Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne (CCNRB, dirigé depuis 2019 par le collectif de hip-hop Faire), les huit danseuses du groupe Paradox-Sal ajustent, accordent, harmonisent, encore et encore, avant les représentations de ce week-end, plus attendues que d'au-



Famille du média : PQN

(Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 940000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : 28 janvier 2022 P.48-50

Journalistes : ÈVE BEAUVALLET

Nombre de mots : 1085

p. 2/3

tres, au festival Suresnes Cités Danse.

«AU-DELÀ DE LA TECHNIQUE, TOUTE UNE CULTURE»

Face à nous, Odile Lacides interrompt soudain ses explications pour mimer ces histoires de temps de suspension avec le menton en claquant des doigts. Tss, tac. «Tu vois ?» Elle a découvert la house au Djoon, «un club mythique de Paris, près de Bercy, qui organisait les soirées "Sunday Culture" où beaucoup de danseurs de diverses techniques se retrouvaient sur de la house, de 18 heures à minuit. C'est dans les clubs qu'on ressent vraiment ce que c'est la house». Comme les autres membres de Paradox-Sal, elle a grandi comme danseuse avec «Baba», aka Babson, le nom de scène du danseur et chorégraphe Ousmane Sy qui connaissait certaines d'entre elles depuis qu'elles sont gamines. «J'avais 16 ans quand j'ai commencé à danser et Baba me laissait prendre ses cours gratuitement à Antony, se souvient Allauné Blegbo, aujourd'hui installée à Los Angeles. C'est avec son petit frère et lui que j'ai appris mes tout premiers steps, puis, au-delà de la technique, toute une culture.» Quand elle a «acquis le niveau», elle a intégré Paradox-Sal, le groupe de houseuses créé par Ousmane Sy en 2012 et sous le drapeau duquel elles danseront bientôt *One Shot*, une pièce épurée, graphique, qui parle leur langue commune – la house – en sublimant leurs différents accents – certaines danseuses viennent du locking ou du popping, d'autres du flamenco ou du contemporain. Elle porte haut les valeurs de «Baba». Suspendu en l'air depuis maintenant un an, le spectacle ne ressemblera jamais à tous les autres.

En décembre 2020, en pleine finalisation de *One Shot*, Odile, Allauné et les autres apprenaient la mort brutale – à 45 ans, d'une crise cardiaque – de celui qui les avait formées, et fédérées en seul groupe. Le monde de la danse, à l'international, perdait, un chorégraphe minutieux, un formateur solaire en même temps que le principal passeur d'un patrimoine corporel sur lequel on ne lit rien, ou si peu. *One Shot* devait être présenté fin janvier 2021 à Suresnes. «On a pris le temps de se réunir, toutes ensemble, pour savoir si on continuait ou non la création. On a fait le choix, en tant que groupe, de défendre son travail. C'était vraiment pas un choix contractuel.» La représentation eut lieu une seule fois, un «one shot» pour la famille d'Ousmane Sy et quelques proches. Ce week-end, à nouveau à Suresnes, sera la première fois qu'elles danseront la pièce posthume en public. Elles se sentent «vraiment bien accompagnées».

Elles gardent pour elles l'émotion que procure le fait de danser sans lui. En revanche, elles veulent transmettre l'histoire.

IDENTITÉ FORTE DE LA HOUSE FRANÇAISE

La house, donc, danse indissociable de la musique – qu'on connaît mieux –, est née quand les danseurs hip-hop de Boston, Chicago ou New York commencèrent à freestyler dans les clubs au début des années 80. «On retrouvait là-bas des pas de ragga, de salsa, de claquettes – Baba reprenait beaucoup les Nicholas Brothers – ou des structures plus anciennes comme les pas de bourrés mais réunies dans une autre énergie», explique ma codirectrice du CCNRB Linda Hayford. En France, Ousmane Sy appartient à cette génération de «housers» qui importa ces steps afro-américains dans les clubs parisiens des années 90-2000 – comme le Queen ou le Djoon – pour mieux les repulser ensuite vers le continent africain, reconnectant la house new-yorkaise avec la pantsula sud-africaine ou les danses traditionnelles maliennes et sénégalaises. «C'est devenu une identité forte de la house française, qui s'est redéployée à l'échelle mondiale par la suite», enchaîne Linda Hayford. Les groupes Wanted Posse et Serial Stepperz, dans lesquels dansaient Ousmane Sy, ont ensuite fait connaître cette «french touch» aux États-Unis, qui connaissent bien aujourd'hui le footwork très technique aux accents plus afro des Français.

Les danseuses se souviennent de ce voyage à New York, pour un battle, où elles découvrirent ensemble les block parties de Brooklyn, en plein air, quasi familiales. Allauné : «A Green Park, il y avait ce marathon de la house, de près de vingt-quatre heures. Pas pour les danseurs, hein, pour les gens, c'était incroyable.» Odile : «Comme cette culture est plus ancienne qu'en France, toutes les générations dansent sur de la house là-bas. Tu vas dans des petits clubs, tu vois des messieurs de 60 ans, non pas en train de boire un verre, mais en train de kiffer en dansant.» Ensemble aussi, elles ont joué en Afrique : au Tchad, et sans doute auraient-elles fini par y aller avec lui, en Afrique du Sud, où Ousmane Sy avait beaucoup travaillé et où la house est la variété nationale, «la première musique que l'entends quand tu sors de l'aéroport», racontait-il dans sa très regrettée *Conférence dansée*. Elles ne savent pas encore s'il y aura d'autres pièces. Elles se regardent et disent : «Chaque pas après l'autre.» Une suspension, et le rebond. Pour l'heure, l'hommage, «c'est de jouer». ◆



Famille du média : PQN

(Quotidiens nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 940000

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : 28 janvier 2022 P.48-50

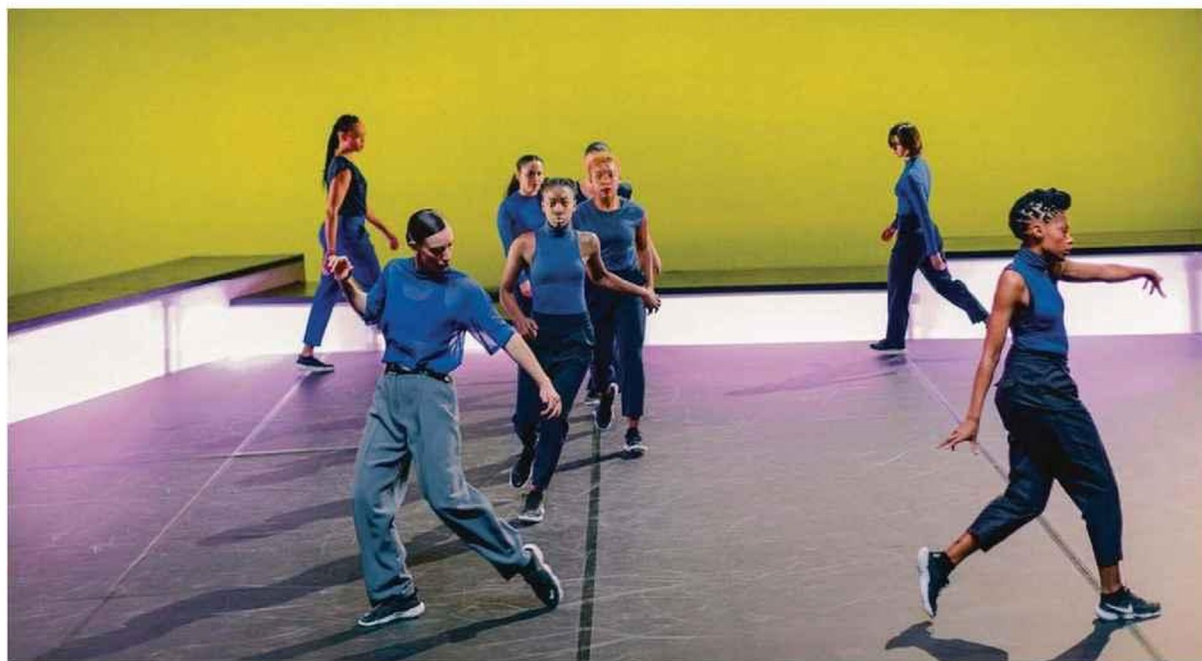
Journalistes : ÈVE BEAUVALLET

Nombre de mots : 1085

p. 3/3

ONE SHOT ch. Ousmane Sy pour Paradox-Sal, samedi et dimanche au festival Suresnes Cités Danse, et le 8 février à Narbonne.

QUEEN BLOOD ch. Ousmane Sy pour Paradox-Sal, le 3 février à Rungis, le 4 février à Gonfreville-l'Orcher, le 10 février à Echirolles, et en tournée nationale.



La house est née dans les années 80.

PHOTO TIMOTHÉE LEJOLIVET

